

Il paraît que l'année dernière l'Empereur Alexandre et Lord Palmerston avaient demandé à un juriconsulte allemand un mémoire sur la question de la souveraineté temporelle du Pape.

Ce mémoire expose cette thèse de la manière la plus péremptoire :

“ L'Eglise catholique est l'expression la plus complète, la plus énergique, et la tête du christianisme :

“ Toucher à la tête c'est atteindre les membres ; or le Catholicisme ne peut vivre sans l'indépendance de son chef et cette indépendance ne peut exister sans la souveraineté temporelle.

Chacun de ces points est traité avec une force de raison et une abondance de preuves telles que l'on dit que Lord Palmerston et l'Empereur Alexandre ont exprimé leur adhésion aux idées développées dans ce savant mémoire.

M. Guizot en a eu communication, et l'a développé ensuite dans un volume étendu qui a paru depuis quelques jours chez Michel Levy.

Tous les hommes d'élite de ce temps sont donc d'accord sur cette question importante ; quelques transfuges ont pu attaquer la vérité, mais elle trouve des défenseurs dans les écrivains des opinions les plus diverses.

“ Sur ce point M. Guizot pense comme M. Berryer, M. Thiers comme M. de Falloux, le duc de Noailles comme M. Odillon Barrot, MM. de Montalembert et de Broglie comme MM. Villemain, Bagnot, Sauret, Casimir Perrier, etc., etc ; ” c'est la réflexion d'un célèbre apologiste de la religion, M. Alexandre de St. Cheron, qui a publié autrefois un travail si remarquable sur l'illustre Compagnie de Jésus, et il ajoute en acclamant l'œuvre de M. Guizot :

“ Dieu tiendra compte à cette grande intelligence d'une longue vie qui, au milieu d'erreurs inévitables à la fragilité humaine, aux circonstances de la famille, de l'éducation, des temps, de la révolution, a toujours voulu le bien, a cherché avec calme et persévérance à défendre avec courage ce qu'elle a cru sincèrement être la vérité et la justice.”

Une famille dans l'angoisse : un usurier impitoyable : noble libéralité d'un riche concitoyen.

Dans le petit village de L. vivait un maçon nommé Léonard : sa femme s'appelait Gertrude. Depuis près de dix ans que durait leur union, jamais la moindre altercation ne s'était élevée entre eux ; actifs et laborieux, ils avaient trouvé le moyen d'amasser quelques économies et de pourvoir aux besoins de leurs quatre enfants qu'ils élevaient dans la crainte de Dieu et dans l'amour du prochain.

Léonard et Gertrude avaient placé leurs économies chez M. S., riche négociant de la ville voisine ; le malheur voulut que ce négociant vint à manquer. Léonard, déjà souffrant des suites d'une chute, ressentit si vivement ce coup inattendu que, malgré sa résignation ordinaire, il tomba dangereusement malade. Les consolations spirituelles, les tendres remontrances de son pasteur, parvinrent enfin à ranimer son courage, et, au bout de trois mois, il fut en état de reprendre ses travaux.

Mais il y avait alors un malaise général dans le pays ; le commerce n'allait point, et Léonard ne put se procurer de l'ouvrage. Sa maladie avait épuisé, et bien au

delà, ses faibles ressources ; il fut obligé d'emprunter pour soutenir sa famille.

Comme on lui avait fait espérer qu'il recevrait dans quatre à cinq mois un dividende de 50 louis dans la faillite de M. S., Léonard crut faire une bonne affaire en empruntant une somme de 35 louis à 15 par cent, et il souscrivit à un vieil usurier, l'engagement, soit de le rembourser au bout d'un an, soit de le mettre en possession de sa maison et d'une petite prairie contiguë au manoir de L., s'il ne pouvait le payer à cette époque. Cette maison et cette prairie valaient cependant au moins 50 louis ; mais M. X. avait exigé impérieusement cette condition.

Il y avait déjà près d'un an que Léonard avait souscrit cet engagement onéreux, et pendant cet intervalle il n'avait eu que quelques rares journées de travail dont le salaire, avec les 35 louis empruntés, avait été presque entièrement employé à payer les frais de sa maladie et à subvenir à l'entretien journalier de sa famille.

Ce n'était pas sans la plus vive anxiété qu'il voyait approcher le terme de son engagement. Un procès important, perdu par les syndics de la faillite de M. S., avait ruiné de ce côté toutes les espérances du pauvre Léonard ; dans quelques jours cependant il devait ou rembourser intégralement les 35 louis, ou faire l'abandon de sa maison et de sa prairie ; car M. X. était impitoyable, et prétendait user de toute la rigueur de ses droits.

Gertrude connaissait toute l'horreur de sa position, et s'en montrait profondément affectée. Elle ne pouvait voir la prairie, ni s'occuper de sa maison, sans avoir toujours à l'esprit cette pensée : “ Hélas ! quelques jours encore, et tout ceci ne nous appartiendra plus.” Le soir, lorsque après la prière elle embrassait ses enfants, elle les pressait tendrement contre son sein ; puis, lorsqu'ils étaient couchés, ses larmes coulaient en abondance.

Jusqu'alors elle avait caché ses pleurs à ses enfants ; mais, le mercredi-saint, Léonard était allé à la ville et ne revenait point ; Gertrude était plus triste qu'à l'ordinaire : ses enfants remarquèrent ses larmes :

— Ah ! bonne maman, ne pleure point, lui dirent-ils tous ensemble, et ils se pressèrent tous contre son sein : l'inquiétude et le chagrin étaient empreints sur leur figure enfantine. La pauvre mère resta quelques instants dans cet état, et il se fit autour d'elle un silence d'affliction qui n'était interrompu que par les soupirs, les sanglots et l'agitation de ses enfants. Tous les yeux, mouillés de pleurs, étaient tournés sur Gertrude, et ce fut la première fois que la petite Louise, qu'elle tenait entre ses bras, regarda sa mère sans lui sourire. Ce spectacle déchira le cœur de l'infortunée mère : elle ne put y résister, et mêla ses larmes à celles de ses enfants.

Léonard rentra en ce moment. Gertrude était alors appuyée sur son lit ; elle n'entendit point ouvrir la porte, ni ses enfants non plus. Ils ne voyaient que leur mère et étaient suspendus à son cou, à ses bras et à ses vêtements.

C'est dans cet état que Léonard les trouva : à cette vue, la pâleur de la mort monta à sa figure, ses membres tremblèrent :

— Seigneur Jésus ! qu'est-ce ci ? s'écria-t-il tout tremblant.

Gertrude leva la tête ; elle le vit, puis ses enfants le virent, et il n'y eut qu'un cri parmi eux : — Bonne ma-